

Historical Papers Communications historiques



Discours du président : Splendeurs et misères de Clio

Pierre Savard

Volume 16, Number 1, 1981

Halifax 1981

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/030865ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/030865ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

The Canadian Historical Association/La Société historique du Canada

ISSN

0068-8878 (print)

1712-9109 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Savard, P. (1981). Discours du président : Splendeurs et misères de Clio. *Historical Papers / Communications historiques*, 16(1), 1–7.
<https://doi.org/10.7202/030865ar>

Article abstract

Clio in Canada today has notable strengths and weaknesses. Historiography itself has been greatly enriched as younger historians using better methods have opened up many new frontiers in labour, urban, Northern, and women's history, among others. As well, historians have had an important part in the flowering in many disciplines over the past decade of ethnic, regional, and Canadian studies—all leading to a fuller understanding of our heritage and nation. The last twenty years have seen a great expansion, too, in the numbers of historians, not only in the colleges and universities, but also among archivists (normally first trained in history) and government researchers (especially at the Department of National Defence and Parks Canada). As it approaches its sixtieth anniversary with well over two thousand members, the Canadian Historical Association itself is very healthy, a leader among learned societies in Canada and a strong force uniting far-flung historians through its annual meeting, its publications, and its defence of historians' interests, as in our recent representations in Ottawa regarding Bill C-43.

But all is not well among Clio's Canadian disciples. Historians of countries other than Canada and especially francophone Quebecers are still very much underrepresented in the CHA, despite laudable attempts to make the association more appealing to them. Our profession is more deeply threatened by attempts by the media through television soap operas and historical novels to equate history with a romantic popularization of the past, at the possible expense of reflective contemplation based on careful research and analysis. And if nineteenth-century historians too often came to history after a full career in public life, which led to obvious biases in their writings, do we now not risk the opposite extreme? Too many historians today are cold analysts removed from the world on isolated campuses, writing only for each other in specialized journals quite divorced from contemporary society. The natural critical capacity of historians — their training to take no evidence or information at face value — is too often lost in the affairs of the world. Despite our differences of temperament, ideology, subject fields, ages, and languages, we as historians in Canada are united in the belief that the past has more to teach us than the present. The lessons so gleaned we must make a source of wisdom for our contemporaries.

Splendeurs et misères de Clio

PIERRE SAVARD

Nous voilà donc réunis encore une fois pour satisfaire au rite annuel du discours du président. En effet, l'usage veut que dans chacun de nos congrès s'encastre un exposé dont la matière et la forme sont laissées à la liberté de l'orateur. Le discours de cette année sera bref et le plus éloigné possible de la communication savante. L'expérience des congrès m'a appris qu'il faut ménager, au milieu des travaux érudits, quelques périodes moins prégnantes où l'esprit continue de travailler, mais à un autre rythme et à une autre altitude. C'est donc à une randonnée légère qu'aujourd'hui je vous convie. Cette anti-communication historique ne comportera ni tableaux ni notes infrapaginales; on y trouvera le moins de citations possible et fort peu de dates et de noms. Ce qui, j'ose le croire, ne nous empêchera pas de soulever quelques belles questions. Nous réfléchissons donc ensemble sur certaines splendeurs et misères de Clio, c'est-à-dire sur certains aspects de notre discipline et de notre métier dans le Canada d'aujourd'hui.

* * *

Le tableau actuel de l'historiographie est, à la vérité, des plus réconfortants. Tous les observateurs s'accordent à dire que l'histoire est en pleine floraison au Canada. Durant les quelque quinze dernières années, nos universités ont formé des jeunes historiens suivant les meilleures règles du métier. Une nouvelle génération a ouvert des fronts neufs de recherche en histoire des travailleurs, en histoire urbaine, en histoire de la femme et en histoire du Nord, pour ne citer que ceux-là. Notre historiographie possède même assez de maturité pour porter un regard critique sur son évolution, comme en témoignent de solides études parues dans les deux Canadas.

Point n'est besoin ici de dresser de nouveau un palmarès dont les vedettes sont connues. Je me contenterai de souligner la part des historiens dans trois pôles actuels du développement des sciences humaines et sociales chez nous, soit les études ethniques, les études canadiennes et les études régionales.

L'histoire des groupes ethno-culturels a connu un développement considérable depuis une dizaine d'années. Une reconnaissance plus juste, par les gouvernements, de la diversité des origines et des cultures des habitants de l'espace canadien a provoqué des entreprises culturelles de toutes sortes. Bien que la politique des gouvernements reste souvent contradictoire et nébuleuse, le champ des études ethniques offre un terrain de choix aux historiens, et plusieurs de nos collègues en ont saisi l'intérêt. Tournant le dos aux "histoires de familles" ethniques, qui

visent avant tout à célébrer les grands ancêtres et qui n'ont de sens que pour les membres de la tribu, des historiens ont su assimiler le meilleur des méthodes, tantôt de l'histoire urbaine, tantôt de l'histoire des travailleurs, pour nous donner des études qui enrichissent notre historiographie. Ce faisant, ils contribuent aussi à rendre justice aux millions de Canadiens dont le vécu historique a été occulté pendant des générations. Ces historiens font mieux comprendre le Canada multi-culturel en même temps qu'ils éclairent le passé des classes laborieuses du pays.

The 1970s saw a new upsurge of interest in the study and teaching of Canadian realities. A generation of Canadians became aware that self-knowledge constitutes the genesis of all culture, and that there can be no identity without such knowledge. Publishers, for their part, began providing us with a proliferation of Canadian printed matter, while universities greatly increased the number of their Canadian studies programs.

Our historians did not wait until Canadian studies were in vogue to contribute to the enhancement of their fellow-citizens' self-knowledge: they have been chronicling the Canadian experience for generations. History is one of our most solidly established fields of study, and has been less overwhelmed by great models provided by the Old World or the United States than have our literatures, for example. It is, therefore, not surprising that, in these circumstances, history has quite naturally become the backbone of many Canadian studies programs, or that historians have played a major role in the movement to promote and structure these programs. The comprehensive perspective of history constitutes a royal road toward an understanding of this country. To cite only the work of our predecessors, consider, for example, the fruit borne of the reflections of a William Lewis Morton on our country's complexities.

It must be said, also, that the study of Canada, as conducted by historians, is in good hands: historical training protects those who receive it from lapsing too readily into empty or blatantly patriotic rhetoric.

La dernière décennie a vu aussi le réveil de la conscience régionale et ce mouvement ne laisse pas l'historien indifférent. Avec la charge potentielle de chauvinisme qu'il recèle, le régionalisme peut aisément dévoyer l'histoire. Tentation d'autant plus grande à notre époque en quête de racines souvent à n'importe quel prix! Mais le réveil des régions peut aussi être une chance pour l'histoire. Pratiquée par des historiens à la méthode solide et à la culture large, l'histoire dite régionale nous ramène au concret—l'histoire n'a-t-elle pas été appelée "science du concret"?—et nous force à réviser notre image, trop uniforme et trop abstraite, du Canada. Certes, il faut se garder de tomber de Charybde en Scylla et de troquer un fédéralisme éthéré pour un régionalisme étriqué et insignifiant. Mais, admettons-le, trop longtemps les historiens de formation universitaire ont été habitués à ignorer sinon à mépriser l'histoire régionale. Formés à l'étranger ou dans certaines métropoles du Haut ou du Bas-Canada, attachés aux questions dites nationales et ne fréquentant que les grands dépôts d'archives, nos historiens laissaient volontiers aux amateurs les miettes régionales de la table historiographique. Il est heureux que se soit levée une génération d'historiens à la formation sûre et qui produisent déjà d'estimables travaux. La régionalisation de l'histoire nous ramène à d'autres

évidences trop souvent oubliées. Le Canada est sorti des brumes de l'histoire par coups successifs. Le passé n'a pas la même épaisseur à Medecine Hat et à Trois-Rivières. L'année 1905 dans l'histoire de la Saskatchewan a à peu près la signification de 1663 dans le cheminement de la Nouvelle-France. Faut-il ajouter que le futur du pays n'est pas rêvé sur le même mode à Sydney et à Edmonton? En conséquence, on n'écrit pas l'histoire de la même façon, et on ne pose pas au passé les mêmes questions, si on est dans la vallée d'Annapolis ou à Peace River.

Bien entendu, il n'est pas question pour l'historien de donner tête baissée dans la mode ou la manipulation régionaliste. Cependant, le respect de son objet et les règles de son métier lui imposent d'être conscient qu'il écrit toujours l'histoire de quelque part. Trop souvent et trop longtemps, l'histoire au Canada a été écrite comme de nulle part et s'adressant à un Canadien abstrait.

The notable and oft-noted development of Quebec history during recent years exemplifies the current revival of regional studies, but this development also has its own unique character. Traditionally, Quebec history has been the history of the French Canadians. François-Xavier Garneau did not invent the so-called nationalistic historiographical tradition, but he gave it a shape that was so striking and well-crafted that historians for a century and more were content merely to produce variations on the same theme. The neo-nationalism of the 1960s began to base Quebec history on new foundations—those of a state as yet unbuilt—thus, some of Quebec's most dynamic contemporary historians now speak in terms of a history that is territorial, rather than ethnic. They apply to Quebec history the logic that has long been used in Canadian history, written by and for the majority. The teleological perspective characteristic of both these histories indicates the presence of two distinct visions of the future. At the same time, other areas of historical research, such as the rich field of historical demography, have developed in Quebec. Social history, indirectly introduced, in the main, through socioeconomic history, has been accepted and respected for almost a quarter of a century, and fine works have already been published by Quebec historians in this area. Need we point out, also, that the history of Quebec and French Canada is being studied increasingly by historians from English Canada who, through their fresh, original approach, greatly enrich our knowledge.

L'histoire du Québec démontre à sa façon la fécondité de l'histoire dite régionale. D'une part, cette histoire possède une dynamique propre qui ne peut s'expliquer que par des facteurs internes au groupe ethnique. D'autre part, cette histoire fait partie intégrante de plus grands ensembles comme l'empire français des XVII^e et XVIII^e siècles, le Canada depuis 1867 et, de plus en plus, à mesure qu'on avance dans le XX^e siècle, l'économie nord-américaine. Le modèle historiographique québécois centré sur un territoire peut s'avérer fécond dans l'étude d'autres régions canadiennes. Dans cette foulée, on verra sans doute un jour apparaître une histoire comparée des régions du Canada qui nous donnera une toute autre vue du pays que celle de l'histoire traditionnelle, qui postule l'unité plus qu'elle ne la démontre. Faut-il ajouter que l'histoire du Québec est aussi une histoire de différentes régions, et une historiographie des régions du Québec, fondée sur les méthodes les plus sûres et les plus fécondes, commence à se faire jour. Certains travaux de synthèse ont déjà su d'ailleurs intégrer la dimension régionale à leur exposé.

La part active des historiens dans ces fronts pionniers des sciences de l'homme chez nous n'est pas le seul signe du dynamisme de l'histoire. L'état florissant de notre profession témoigne, lui aussi, à sa façon, des splendeurs de Clio dans ce Canada qui entre dans la décennie des années 1980.

Notre profession a d'abord pour elle l'âge qui commande le respect. Science de l'homme pratiquée chez nous avec brio depuis le milieu du XIX^e siècle, l'historiographie fait ainsi depuis longtemps partie intégrante du paysage culturel canadien. En plus, les historiens se sont multipliés depuis vingt ans, et ils ne sont pas cantonnés aux milieux de l'enseignement que sont universités et collèges. La majorité des archivistes du pays, par exemple, sont venus à leur métier après des études historiques, ce qui explique la facilité de contacts qui s'établissent chez nous entre l'historien et l'archiviste. Les historiens sont aussi présents et actifs dans bien d'autres foyers de recherche. L'un des plus anciens est le Service historique du département de la Défense nationale, dont les publications sont connues. L'un des plus dynamiques, sous l'égide de Parcs Canada, a déjà fait beaucoup pour une restauration intelligente du patrimoine d'un océan à l'autre.

Soulignons un trait de notre profession qui m'apparaît fort positif, soit l'absence de fractionnement répandu dans les sciences humaines. Les congrès de la Société historique, par exemple, témoignent largement de notre ouverture à toutes les formes d'études du passé. Il faut souhaiter que notre Société et ses congrès annuels continuent ainsi à réunir tous ceux qui se réclament de l'histoire, car le fractionnement conduit à la négation même de notre discipline, qui est totale ou qui n'est pas. Faut-il rappeler ici que l'historien des travailleurs, ou celui de la femme, ne fait véritablement oeuvre historique que dans la mesure où il situe son analyse dans l'histoire de toute la société? Nos rencontres constituent également des occasions de choix pour s'ouvrir aux autres formes d'histoire et échanger avec ceux qui, par des routes autres que les nôtres, cherchent, eux aussi, à éclairer le passé. Comme nous réussissons assez bien à éviter le babélisme qui sévit dans les sciences de l'homme, efforçons-nous aussi de fuir la compartimentation qui afflige trop de nos disciplines soeurs.

La situation de notre Société témoigne, à sa façon, de la bonne santé de l'histoire au pays. Forte de plus de deux mille membres et voguant allégrement vers le cap de ses soixante ans, notre Société compte parmi les plus imposantes dans la pléthore d'associations de sciences humaines et sociales nées surtout dans les deux dernières décennies. Notre corporation a contribué à une meilleure connaissance des historiens du Canada entre eux. En effet, dispersés à travers un continent, nos historiens sont, plus que d'autres, isolés. Nos congrès annuels et nos publications aident à corriger cette situation. Par ses prix et ses distinctions, la Société a aussi attiré l'attention sur des auteurs ou des groupes qui font de la bonne histoire: "*Virtus laudata crescit*", disaient les Anciens; c'est-à-dire "Louer le bien, c'est l'accroître". Notre collection de brochures à l'apparence plutôt austère n'en est pas moins très répandue, surtout dans le public des étudiants d'université. Quant à *Communications historiques/Historical Papers*, il constitue, incontestablement, un des meilleurs périodiques d'histoire au pays. On y trouve chaque année le dessus du panier de la production: dix ou douze articles parmi les meilleurs des 60 ou 80 communications présentées au congrès annuel. Faut-il ajouter le rôle que

joue la Société dans la défense des intérêts des historiens? A titre d'exemple, contentons-nous de rappeler la récente campagne que nous avons menée auprès du Comité de la Chambre des communes autour du bill-43.

The richness and diversity of our historical profession prevent it from sinking into suffocating narrowness. There are, for instance, numerous specialists among us from other countries and other regions, including Great Britain, the United States, France, other European nations, and even Africa and Asia. These scholars, whom we sometimes rather ungraciously dub "non-Canadianists", are producing work with which we are all too often unfamiliar. Due to the nature of their research, and the fact that there are few specialists here with whom they can share their concerns, they are especially active in international circles. Their contribution, however, is vital to our historiography. These scholars broaden the horizons of Canadians, enriching our historiographical knowledge, and introducing us to types of historical development unknown in Canada. They also enlighten us as to the fundamental roots of Western civilization, without which our history is incomprehensible.

* * *

Of course, not everything is for the best in the world of Clio's Canadian disciples. Historians whose research deals with countries other than Canada could be more numerous within our committees and activities. It is also deplorable that Francophone Quebecers are underrepresented, although we have been fortunate enough to maintain a Canadian historical association where Francophones are welcome. The past twenty years have seen the shattering of many other pan-Canadian associations for a wide variety of reasons, from the impossibility of achieving effective bilingualism to the presence of diametrically opposed political persuasions. Our association, less agitated than others, has made a laudable effort to make its services bilingual and, although our membership reflects the deep division between the pan-Canadian Anglophone world and Francophone Quebec, our association remains exceptionally conducive to communication between historians of good will from both communities.

In the Canada of the 1980s, Clio is also suffering from other afflictions. The climate in which historians are working, for instance, is not a favourable one. We are far from the 1960s, that period of apparently unlimited possibilities. Today, our contemporaries live in a state of growing insecurity; often, in an effort to ward off the future, they seek to negate the past. Thus, some take refuge in cosmic—that is, unhistorical—religions, while others are determined to live in the short-term world favored by the media, which provide the principal intellectual nourishment received by most of our contemporaries. Still, others are inclined to plunge uncritically into a cult of the past that constitutes another foolproof form of escapism.

Industry and commerce have been quick to understand the potential offered by this collective anguish, and have become adept in channeling and objectifying it. Thus, elements of the past are assembled and organized into vast enterprises of mystification. Surrounded by various historical reconstructions, from films to furnishings, the ordinary citizen develops an astonishingly clear conscience about

his ignorance of the past. Paradoxically, the sensation of experiencing the past dispenses with the necessity of reflecting upon, or questioning, that very past. Need we add that the past provided by the dealers in facile nostalgia—from the television soap opera producer to the publisher of so-called historical novels—has little in common with the past so conscientiously analysed by our most capable colleagues, whose purpose, of course, is more to make history understandable than to adapt it to the marketplace. *Vox clamante in deserto*, the historian quickly begins to feel he is communicating with only a “happy few”—his peers.

Plus graves encore me semblent deux autres problèmes, soit celui de la coupure des historiens du monde ambiant et celui de leur devoir critique. Dans la préface de 1869 à son *Histoire de France*, Michelet confessait: “J’ai passé à côté du monde et j’ai pris l’histoire pour la vie.” Pour nous, clercs du XX^e siècle finissant, souvent enfermés dans nos campus, passant le plus clair de notre vie à écouter les morts et à parler à ceux qui n’ont pas encore beaucoup vécu, cette réflexion reste bien vraie. Nous sommes parfois sévères envers les historiens du XIX^e siècle, venus à l’histoire après une expérience de la vie publique, et qui ont réduit le passé à leur vision politique du monde. Le danger qui nous guette, nous, c’est de devenir de froids analystes d’un monde qui n’est signifiant que pour nous et pour ceux de notre caste. Nous devons nous redire sans cesse que nous travaillons pour l’honnête homme de notre temps, et non seulement pour les rares collègues qui liront notre prose dans quelque revue spécialisée.

L’autre écueil non moins redoutable qui guette l’historien, c’est d’abdiquer son esprit critique. Nous devons résister au goût de plaire à notre temps. Il nous faut accepter que notre métier déçoive les hommes d’action et de pouvoir. Nous travaillons, hélas, sur des restes, et nous n’apportons pas toujours de réponses. Nos travaux restent ouverts sur trop de questions pour servir de justifications faciles et rapides. Nous offrons matière à réflexion plus que certitudes. Notre discipline est restée plus humaniste qu’elle veut bien se l’avouer, et c’est pour cette raison même, à savoir qu’elle n’a pas la prétention de la science, que ses acquis restent mal utilisables.

Notre rôle est peut-être avant tout critique. Nous avons beaucoup à faire pour lutter contre les nostalgies pourries qui pervertissent le passé, pour rappeler, suivant les règles élémentaires de notre métier, que toute information est subjective et que tout témoignage doit être critiqué. Trop souvent, notre rôle est de corriger, de préciser, d’ajuster et de nettoyer les clichés. Être historien, c’est accepter de ne pas espérer changer le monde à court terme. Cependant, il faut espérer changer quelque chose, sinon notre métier serait bien vain. Cette fonction critique nous réserve un rôle quelque peu ingrat de Cassandres. Prenons-en notre parti: l’histoire ne joue pas dans la culture contemporaine le rôle qu’elle a jadis assumé. Et il en est sans doute mieux ainsi.

L’historien d’autrefois était non seulement écouté, il était même lu par le public cultivé, ce qui n’est plus toujours le cas de nos jours. Il faut, ici aussi, en prendre son parti, et laisser à d’autres le profit des “best-sellers” dans un marché dont l’histoire constitue une tranche appréciable. Notre métier n’implique pas le don d’écrire pour le grand public. Certes, il faut se réjouir de trouver encore des histo-

SPLENDEURS ET MISÈRES DE CLIO

riens qui savent mouler leurs travaux dans une forme propre à captiver les vastes publics. Mais hélas, règle générale, Clio est devenue, à l'âge de l'ordinateur et des revues savantes, une muse plus économe d'effets de style qu'autrefois. Le vaste champ des études historiques pour le grand public a passé aux mains d'écrivains habiles à ressusciter le passé. Tout ce qu'on peut souhaiter c'est qu'ils sachent s'alimenter aux travaux qui sont reconnus comme les plus solides par les gens du métier.

* * *

Au terme de ce discours qui se voulait le moins oratoire possible, rappelons que notre discipline se porte mieux que jamais. Elle a élargi ses horizons à un point insoupçonnable il y a encore dix ou quinze ans. L'histoire sociale constitue le champ le plus fécond des nouvelles expériences, tandis que des types d'histoire plus traditionnels comme la biographie continuent de produire des oeuvres solides et indispensables. Néanmoins, l'historien doit faire preuve d'imagination et d'ouverture d'esprit face à l'avenir. L'histoire devra de plus en plus défendre sa raison d'être dans un monde qui fait table rase du passé, plutôt que de chercher à le comprendre. Ajoutons à cela la tentation constante, dans un pays qui a relativement peu de racines pour ce qu'il a d'espace, d'oublier vite le passé. A cette tâche de défense et d'illustration de l'histoire, tous les disciples de Clio sont invités, qu'ils soient européenistes ou canadienistes. Au-delà des générations, des langues, des secteurs de l'histoire, des idéologies, des tempéraments et des appartenances régionales ou culturelles, une commune passion nous unit. Car, en dernière analyse, nous croyons que les morts ont plus à nous apprendre que bien des vivants. Que nous les interrogeons par le biais de l'ordinateur ou en lisant leur prose manuscrite jaunie par les âges, les hommes et les femmes d'hier nous parlent. Ce qu'ils nous disent, nous voulons le comprendre et en faire une source de vie pour nos contemporains. Le reste n'est que règles du métier et conventions académiques.